



Souvenirs de vacances



Où que l'on parte en vacances, on revient toujours les bras et les valises chargées de souvenirs. Mais que cherche-t-on en achetant à tour de bras ces objets d'ailleurs, du coin de la rue ou de l'autre bout d'un monde inconnu ? Est-ce le sentiment égoïste et finalement illusoire d'acheter un peu du bonheur des vacances, d'arracher une parcelle de l'esprit des lieux visités pour les rapporter dans nos bagages et les introduire dans notre quotidien de retour afin de revivre à loisir ces instants de bien-être disparus ? Allez donc savoir...

Mais, une chose est sûre, ils sont partout les objets rapportés de nos voyages. Qui ne les a jamais croisés dans une maison de vacances, chez des amis à la campagne, dans un salon, une vitrine, un bureau aux étagères surchargées de livres, une chambre d'amis ou un grenier, ces masques africains sans âge, ces étoffes indiennes réincarnées en coussins boudinés, ces tableaux naïfs aux couleurs trop vives qui font crier les murs, ces vases, ces statuettes poussiéreuses, ces posters d'adolescence à peine mis sous verre, tous ces bibelots étranges disposés ça et là au gré des déménagements, des changements de goûts, des héritages et des mises au rebus ?

On a grandi. Mais l'esprit de nos seize ans perdure. Le temps où, à chaque retour, on mettait tout dans une boîte. Une petite boîte en bois rapportée de là-bas : papier de riz doré, cartes et notes de restaurant, plans de villes froissés, quelques cartes postales arrachées à la torpeur de temples et de musées, horoscope chinois du nouvel an, un solde de billets et de pièces inchangé, quelques tickets de bus et de train usagés. Un condensé de voyage qui finissait ses jours sur la plus haute étagère du placard le plus éloigné d'une maison de campagne.

On se disait qu'on l'ouvrirait quand on serait plus vieux, quand on aurait du temps, même si l'on sentait confusément que l'on aurait toujours mieux à faire que de courir après ces souvenirs.

Mais le plus important n'est, me semble-t-il, jamais dans ce matérialisme-là. Ce qui importe vraiment – et c'est le temps qui en la matière établit honneurs et hiérarchie –



c'est ce que nous rapportons en nous, ces sensations de voyages que la mémoire tamise et qui nous constituent singulièrement.

C'est pour cela que je ne suis pas adepte des carnets de voyage que l'on remplit soi-même au fil des jours, fussent-ils illustrés de croquis naturalistes ou d'aquarelles à l'anglaise.

C'est une chose étrange, soit dit en passant, que ce goût immodéré des anglais pour l'aquarelle, que je ne peux m'empêcher de rapprocher, pour d'obscures raisons, de leur passion ornithologique, ne me demandez pas pourquoi. On pourrait l'expliquer par la géographie si particulière des îles britanniques faite de vastes ciels aux couleurs changeantes et d'immensités maritimes que la subtilité et la transparence de l'aquarelle savent si bien évoquer.

Bref, ces carnets ne me semblent faits que pour les autres, ceux qui en les parcourant vivront par procuration un peu de ces lointains paysages, tout juste balayés par la simple brise des pages que l'on feuillette, à la sauvette, dans une librairie de quartier.

Ainsi donc, je préfère la sensation de se laisser pénétrer par les moments vécus au loin (il en restera nécessairement quelque chose lorsque le temps aura joué son rôle) et suis convaincu que seules les émotions les plus fortes, les plus éminemment singulières franchiront l'impitoyable filtre de notre mémoire. Pour mieux ressurgir à l'improviste, au détour de nos vies présentes.

En ce sens, je rejoins Marcel Proust, dont, faut-il le rappeler ?, toute l'œuvre ne cessa de tisser les fils de ses souvenirs, qui écrivait avec infiniment plus de style et de justesse :

« Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »

Ainsi, aujourd'hui encore, si je m'échappe et évoque quelques émotions étrangères passées, je peux revivre – je devrais dire ressentir – sans difficulté, la saveur d'un Risotto Alla Milanese dégusté à l'ombre de la Scala, l'immensité et la folie vibrante de la foule de Hong-Kong et ses odeurs de ville moite, le gigantisme des trottoirs de New-York sous une pluie fine de Printemps, la chaleur du bois patiné de cigares d'un gentlemen's club de St-James Street, la fraîcheur d'une nuit au goût iodé passée sur le pont d'un bateau en route pour les Cyclades et des milliers d'autres sensations encore.

Il n'y a qu'à les invoquer. Ils sont bonhommes et dociles ces souvenirs de vacances – ils affleurent à la moindre demande et sans trop se faire prier – trop heureux d'exister encore. Il n'y a qu'à les laisser faire et se laisser emporter. Plus besoin de boîte en bois alors.

